

NOTE DE LECTURE par Silvia Lippi, la clinique lacanienne n°8, 2005  
La pulsion de mort entre psychanalyse et philosophie  
Sous la direction de Michel Plon et Henry Rey-Flaud  
Érès 2004

55 Deux introductions, l'une de M. Plon et l'autre de H. Rey-Flaud, montrent le contexte dans lequel Freud a pu développer sa théorie de la pulsion de mort, ensuite cinq textes explorent chacun une des voies ouvertes par cette théorie, et à ces cinq « ouvertures » d'autres auteurs apportent des réponses et des développements. Cela donne un aspect fragmentaire et vivant au recueil – sorti à la suite des Rencontres de Castries – : il est dommage cependant qu'à certaines critiques l'auteur visé ne puisse pas répondre.

56 B. Lemérier met l'accent notamment sur l'aspect « spéculatif » de la théorie freudienne de la pulsion de mort. La compulsion de répétition apparaît « plus originaire, plus élémentaire, plus pulsionnelle que le principe de plaisir qu'elle met à l'écart » (p. 24). Comme le dit Freud dans l'Au-delà du principe de plaisir, la compulsion de répétition se place au-dessus du principe de plaisir : mais comment rendre compte de ces hypothèses qui ne sont ni déduites de l'expérience ni vérifiables ? Selon B. Lemérier, la spéculation est une sorte de « théorie pure », qui ne s'appuie qu'en partie sur les preuves cliniques (par exemple sur l'examen par Freud du caractère répétitif des expériences négatives de ses patients). La spéculation ne peut donner la même certitude que l'observation directe transformée par la suite en théorie. Mais n'oublions pas que l'induction elle non plus ne garantit pas la validité d'une hypothèse. Une partie consacrée à l'observation et une partie spéculative : c'est ainsi que Freud cherche à découvrir ce qui fonde le réel : sans oublier que boiter, comme dit l'Écriture, n'est pas pêcher.

57 Le problème du côté « spéculatif » de la pulsion de mort renvoie, dit M. Revault d'Allonnes, à la distinction kantienne entre connaître et penser. « Ce qui est inconnaissable, c'est-à-dire indémontrable à la connaissance dans le cadre spatio-temporel, n'exige pas moins d'être "pensé" pour garantir à la fois le travail de la science et la possibilité d'une vie sensée » (p. 34). La pulsion de mort s'inscrit comme un *inconditionné*, un *inconditionné* qui travaille en silence : puissance de fragmentation et de décomposition (p. 36), toujours mêlée à la pulsion de vie. La contradiction sort ainsi du champ de la logique classique : l'unité du sujet devient conflit, fracture, division, déliaison.

58 Le côté paradoxal de la pulsion de mort se montre dans le trauma qui se répète pour apaiser un affect douloureux. « L'échec renouvelé de cette tentative définit le caractère *démoniaque* de la compulsion de répétition » dit M. Cifali (p. 43). L'auteur met l'accent aussi sur le danger de toute théorie figée qui pourrait pousser le psychanalyste à caser son patient dans des cadres rigides. En même temps, lorsqu'il est confronté à quelque chose qui le dépasse, il ne doit pas se réfugier dans une attitude « mystique » (la croyance en un réel mystérieux et inconnaissable) : l'obscurantisme n'est pas la bonne attitude en psychanalyse.

59 M. Schneider souligne que l'excitation constitue le facteur pathogène essentiel pour le sujet (selon la thèse de Freud, dans *Études sur l'hystérie*) : « Il s'agit non plus d'expulser quoi que ce soit, mais d'"admettre" (*annehmen*), d'"introduire à l'intérieur de soi" (*aufnehmen*) ce à quoi on avait initialement accordé le statut de "corps étranger". Cette opération s'est étayée sur la représentation de l'espace féminin interne : le fragment représentatif-affectif originairement refoulé devra passer par une "fente étroite" (*enge Spalte*) pour se retrouver inclus (*aufgenommen*) dans l'espace du moi » (p. 53).

60 Les passions destructives sont situées en dehors du psychisme. La psyché, au lieu de se préparer à accueillir le « dehors » organise son rempart pour se protéger de l'extérieur qui fait trauma. Elle peut ainsi retourner contre elle-même cette dévastation violente du dehors : « Il importe néanmoins de souligner la dimension biface de l'analyse freudienne, et de tenir compte des deux foyers, externe et interne, de l'entreprise destructrice » (p. 55). C'est dans le « protectionnisme », le refus du dehors, que s'engage la pulsion de mort, en opposition avec les pulsions sexuelles, qui représentent, une ouverture, et consentent l'« union » avec l'autre.

61 F. Hoffstein revient sur l'étrangeté radicale de la femme qu'il rapproche de l'étrangeté du juif : « Sauf dans le retour à l'anorganique, ce à quoi s'est employé avec succès l'organisation nazie, et ce à quoi semble tendre notre société pour ce qui concerne la féminité. Paradoxe de la pulsion de mort, dont personne ne tient à payer le prix [...] » (p. 67).

62 « La pulsion de mort est très liée à la femme [...] qui apparaît dans les rêves, les fantasmes du sujet, Irma [...]. Le féminin mortifère, où l'on ne peut souligner que des données extérieures comme le sexe féminin et la mort, ne peut pas être représenté » (p. 77). V. Grudev soutient que la femme doit être dissociée de la figure de la mère : le *Mutterleib*, corps maternel qui dénie toute identité du sujet, qui lui barre toute possibilité d'ouverture vers l'extérieur, et le maintient ainsi « dans la mort ».

63 Le monde de la tragédie racinienne est soumis à la loi du masochisme primaire. Aux yeux de S. Gearhart, « Plusieurs des héros [raciniens] subissent le châtement sans avoir auparavant commis le moindre crime » (p. 97). La culpabilité n'est plus une réponse à des événements extérieurs, mais une structure encore plus primitive que les crimes du moi punis par le surmoi.

64 Le texte de S. Gearhart est centré sur la question de la souffrance – et du rapport entre narcissisme et masochisme. Aux yeux d'E. Balibar le masochisme « c'est le nom même du rapport énigmatique entre l'affectif de la pulsion et son rapport symbolique à la mort. Au fond, ce serait l'unité même des contraires – l'amour et la mort – passant par la souffrance. » (p. 116).

65 M. Plon rappelle le sens de la jouissance dans l'acception lacanienne : « Je suggérerais au départ de ces brèves remarques par le recours à la dimension de jouissance, de cerner ce débordement de la barrière du principe de plaisir qui implique la pulsion de mort » (p. 126).

66 Quel est le rapport de la haine et de la pulsion de mort ? B. Sichère dit : « Nommer “haine” la pulsion de mort est de quelque portée si cela permet de repérer, à la suite de la doctrine freudienne des pulsions, un point fondamental de l’essence humaine [...] en même temps qu’un tournant historique [...] de cette essence, de cette possibilité essentielle » (p. 143). Quand Lacan dans *L’éthique de la psychanalyse* parle du « réel déchaînement qui nous menace », il se réfère à toute guerre, obstinément présente à l’état potentiel : la guerre n’est jamais finie, son but est toujours l’exercice de la puissance – puissance qui s’écroule au moment même où elle s’exerce. La guerre est le moyen privilégié de l’usure : rien ne consomme, ne détruit, ne gomme aussi vite que la guerre : « La guerre est devenue une variété de l’usure de l’étant » dit Heidegger dans le *Dépassement de la métaphysique*.

67 Freud dit que la haine est plus ancienne que l’amour, mais il ne s’agit pas d’un problème chronologique. Derrière le combat entre l’amour et la haine, il y a une haine qui règne despotiquement, sans opposition, sans contraste : « Puissance muette [...] inlassable, inusable » (p. 146).

68 Pour J.-P. Ricœur, la pulsion de mort doit être distinguée de la haine. « Quand [la pulsion de mort] se dé-chaîne dans sa radicalité – pour ne pas dire son totalitarisme –, quand on est dans sa “pure culture”, c’est l’acte de la destruction effective qui fait effraction, destruction de soi et/ou des autres [...]. Mais il y a bien sûr d’autres “destins” pour cette pulsion que la désintringation : c’est quand elle joue son jeu insidieusement, dans ce silence auquel Freud la vouait (et à l’opposé du bruit et de la fureur de la haine). Je lui donnerai alors pour nom : habitude, confort, ennui [...], ou encore acédie [...] » (p. 151).

69 Haine et pulsion de mort ne sont donc pas synonymes, mais on peut dire avec M. Senellart, que « haine » constitue un des termes qui « font signe » vers elle, « et d’une certaine façon, la signifient obliquement » (p. 162). En outre, cette haine, au lieu d’être constitutive pour le sujet, n’est-elle pas plutôt proche d’un amour-de-soi plus fondamental ? Avec le risque, en raison de l’ambivalence de tout amour, que cet amour-de-soi se transforme en haine-de-soi. « Mais que serait une civilisation fondée sur la haine de soi ? » (p. 166).

70 Les derniers textes sont consacrés à Arthur Schnitzler, écrivain dont plusieurs personnages sont sous l’emprise d’une pulsion suicidaire. Pourtant Schnitzler n’accueille pas favorablement la théorie freudienne qu’il considère « trop systématique, trop pressée de soumettre l’interprétation à des schémas préétablis au lieu de reprendre l’interprétation, à nouveaux frais, face à chaque histoire individuelle ». (J. Le Rider, p. 178). Mais dans « L’homme aux loups » Freud soutenait qu’il faut refaire la théorie dans chaque cas, et que seul le patient sait, même si son « savoir » est un « non-savoir ».

71 Entre la pulsion de mort et le style propre à la nouvelle, il y a un lien qui est l’objet du travail de B. Ogilvie : « Une vie sans finalité, pour rien, une vie-détour, dont la “nouvelle” schnitzlerienne, et particulièrement la *Traumnovelle*, pure écriture non réaliste, écriture-détour, autonomie d’une forme sans finalité nous conduisant, comme en rêve, d’une boucle de la vie à l’autre, côtoyant le gouffre [...] » (p. 217).

<sup>72</sup> Cette écriture produit l'évocation d'un lieu particulier « [...] entre rêve et sommeil, rencontre manquée avec le réel, dans lequel circulent les personnages que Schnitzler, selon son désir, invente et donne à notre lecture » (M.-C. Boons-Grafé, p. 226).

<sup>73</sup> Chez Schnitzler le lecteur se trouve donc devant un certain flottement, qui ne reste pas pur désarroi, mais qui au contraire permet d'envisager le retour à une certaine joie de vivre. Ce flottement semble au premier abord sans aucun rapport avec la résistance à la pulsion de mort, et pourtant cette acceptation de l'inaccompli permet d'éviter bien des illusions et d'éventuels excès. Car la résistance à la barbarie, si elle débouchait sur l'obsession de la maîtrise absolue, risquerait de prendre elle-même une tournure barbare.

<sup>74</sup> Silvia Lippi